

reçu de mes parents et de nos vieux citoyens tant de bonnes leçons et tant de bons exemples; d'une ville, qui m'a porté tout jeune à la représentation nationale et, par suite, à d'autres fonctions, qui, à la veille de notre séparation, m'a fait l'honneur de me choisir pour l'interprète de son pieux respect pour la mémoire des braves tombés sous ses remparts, d'une ville enfin où, si dans sa vie et dans sa mort également incertaines, l'homme hélas! pouvait compter sur quelque chose, je compterais venir rejoindre un jour des êtres chéris qui, les uns suivant les lois de la nature et les autres contrairement à ces lois, m'ont précédé dans la tombe... Tout ce que je puis faire, c'est donc de me borner à souhaiter de tout mon cœur que cette nouvelle institution prenne sa place auprès de toutes celles que vous entourez, à si juste titre, de tant d'amour et de vénération, qu'elle accomplisse tout le bien que l'on peut à bon droit attendre d'elle, qu'elle rattache plus étroitement que jamais autour de cette ancienne cité par les liens de la science, de l'éducation morale et religieuse et du patriotisme, les vastes et belles campagnes qui l'entourent; qu'elle forme de bons maîtres qui, à leur tour, formeront des élèves, qui seront l'honneur, la force et la consolation de notre patrie!

Je ne puis mieux terminer, Monseigneur, qu'en vous priant d'adresser vous-même la parole à cet auditoire et aux élèves de cette institution qui vous sont déjà redevables de tant de faveurs; je ne saurais non plus le faire sans vous remercier, ainsi que le vénérable Archevêque, que sa santé empêche d'être présent avec vous, du concours actif et bienveillant que vous avez donné au département de l'instruction publique, concours que vous avez bien voulu étendre jusqu'à nous permettre de placer sous la protection des filles de Madame de la Pellerie le pensionnat de cette école destinée aux élèves-institutrices. Ce que vous avez fait, Monseigneur, dans cette occasion, sera un titre de plus ajouté à tous ceux que vous avez à l'amour et à la reconnaissance des fidèles de ce vaste diocèse.

Mgr de Thio prit alors la parole et dit qu'il félicitait M. le surintendant de l'idée qu'il avait eue de faire une fête de l'inauguration de l'école normale Laval. Les fêtes sont en effet instituées pour célébrer les bienfaits. Or, l'école normale est un bienfait pour le peuple, puisque ce sont les enfants du peuple qui en recueilleront les premiers fruits. Cette fête est donc une fête du peuple, une fête des amis du pays; c'est une fête propre à faire naître et à conserver l'amour de la patrie. Ceux qui en ont eu l'idée sont de bons patriotes. Mais il ne faut pas abuser de ce mot patriotes.

« Je n'entends pas ici, a ajouté Monseigneur, des gens remuants, avides de nouveautés, voulant tout changer, tout renverser; ce ne sont pas là de vrais amis du pays. Les amis du pays sont ceux qui travaillent de toutes leurs forces à l'avancement, au progrès rationnel de la chose publique. Au premier rang de ces bienfaiteurs se trouve le prêtre, parce qu'il est homme du peuple, et il est homme du peuple, parce qu'il est homme de Dieu. Il porte au-dessus de toute autre affection terrestre l'amour du peuple. Les joies matérielles lui sont inconnues. Il sait que la vertu seule fait le bonheur. Aussi, ne doit-on pas s'étonner de l'entendre prêcher la vertu et tonner contre le vice. Il suit aussi que l'ignorance est un grand mal, qu'elle est la source de la dégradation non-seulement pour les individus, mais aussi pour les peuples. C'est ce qui explique pourquoi le prêtre est l'ami de l'éducation, pourquoi il travaille avec tant de zèle et d'énergie à cette belle cause, pourquoi aujourd'hui il se réjouit d'une fête qui annonce un progrès réel. »

Le prélat a dit aussi qu'il salue avec reconnaissance l'ouverture de cette école normale, parce qu'il est certain qu'elle aura de bons résultats, placée comme elle l'est sous la direction d'hommes qui méritent sa confiance et celle de leurs concitoyens. Il lui semble aussi que l'Eglise se réjouit de cette fête, parce que l'Eglise est amie des sciences, amie de la lumière. Eh! comment ne le serait-elle pas, elle qui a pour fondateur celui qui a apporté la lumière au monde? D'ailleurs, c'est à l'Eglise que l'on doit la vraie science; c'est à elle qu'est due toute la civilisation moderne. Et, pour preuve, quand les premiers navigateurs partant de l'Europe s'en vinrent sur nos rives, les missionnaires étaient avec eux; ils sont devenus plus nombreux, à mesure que les besoins ont augmenté. On les trouve partout; c'est à eux que nous devons nos hommes éminents, c'est à eux que nous devons la plupart de nos établissements d'éducation, et, quoiqu'aujourd'hui le gouvernement vienne à leur secours, les prêtres ne croient pas leur mission finie. Il suffit, pour s'en convaincre, de voir quels immenses sacrifices les missionnaires du Séminaire de Québec s'imposent pour fonder cette belle Université-Laval dont nous sommes justement fiers. Quand, il y 30 ans, la législature a passé la première loi en faveur de l'éducation, le clergé a été le premier à se mettre à l'œuvre pour la faire exécuter, montrant par là encore une fois combien il est l'ami de l'éducation. Ses efforts n'ont pas été perdus; car, quoiqu'en disent certaines gens qui ne voient de bon que ce qui se fait ailleurs, l'éducation morale est pour le moins aussi avancée ici qu'en tout autre pays, et c'est cette éducation morale du peuple qui est la base de tout le reste.

Le clergé ne peut voir la fondation de cette école normale de mauvais oeil, parce qu'il veut l'avancement et le progrès. Il ne redoute que l'éducation sans morale, sans religion. Il repousse les écoles mixtes, parce que l'enseignement religieux en est proscrit, et que les résultats en sont tellement mauvais qu'ils épouvantent les pays qui ont voulu en faire l'essai. Le clergé et tous les vrais amis du pays veulent avoir la religion pour base de l'instruction; et, comme ce doit être le cas dans l'école normale-

Laval, le clergé applaudit à cette fondation. « Quant à moi, a dit Mgr de Thio, en terminant, je souhaite, je demande que cette école normale soit bénie dans son fondateur, qu'elle soit bénie dans son directeur, qu'elle soit bénie dans ses professeurs, qu'elle soit bénie dans ses élèves. »

M. le Dr. Morin, maire de la cité, ayant été invité à s'adresser à l'assemblée, dit qu'il était plutôt venu là pour apprendre que pour enseigner, et qu'il avait, en effet, beaucoup appris des orateurs qui l'avaient devancé. Comme représentant du conseil municipal, il ne peut que remercier M. le surintendant des éloges qu'il a adressés à ce corps. Le conseil municipal n'a eu, cependant, à faire que son devoir en augmentant la subvention qu'il fait aux écoles; il sait bien que, pour sa part, (et il croit en cela exprimer la pensée de tous ses collègues), tout son regret est de n'avoir pu faire davantage. Si les grandes entreprises que la cité a faites depuis quelques années ne l'en avaient empêché, le conseil aurait volontiers doublé la subvention des écoles. (Vifs applaudissements.) Comme ancien citoyen de Québec, il peut porter témoignage à tout ce qui vient d'être dit. Il se souvient d'un temps où il n'y avait à Québec, et dans un vaste rayon autour de Québec, que deux bonnes écoles; le séminaire de Québec et l'école de M. Wilkie. Il a connu aussi les deux hommes dont M. le surintendant a parlé: M. Demers et M. Holmes; et il ne pense pas que personne de ceux qui les ont connus ait trouvé l'éloge qu'on en avait fait exagéré. Avant M. Demers, il avait connu M. Robert et plusieurs autres vénérables membres de cette maison, parmi lesquels, cependant, il ne peut s'empêcher de nommer un de ses intimes amis, un homme d'un mérite et d'une activité rares: feu M. Parent. Outre tout le bien qu'on a dit avec raison, du séminaire de Québec et de l'Université Laval, il n'ignore point que le clergé catholique a fait beaucoup pour l'instruction publique; qu'on lui doit les séminaires de Nicolet et de Ste. Anne, et une foule d'autres maisons d'éducation. Il croit aussi que les efforts de M. Wilkie, qui a enseigné pendant si longtemps tout près de cet endroit, méritent d'être signalés à la reconnaissance publique, et il est heureux de voir que les anciens élèves de ce professeur plein de mérite ont, dernièrement, élevé un monument sur sa tombe. (Vifs applaudissements.)

Il augure, pour sa part, le plus grand bien de la nouvelle école normale. Par elle, et par les instituteurs qu'elle formera pour les campagnes, l'éducation sera maintenant à la portée de tous. Les Canadiens, avec l'éducation, sont susceptibles de toute espèce de progrès et d'accomplir toutes les parties de la tâche importante qui leur est échu; car il doit dire qu'il est difficile de trouver une population où les talents naturels de premier ordre soient plus communs. A cette occasion, il croit devoir raconter qu'un phrénologue distingué, qui a visité ce pays il y a quelques années, avait été frappée de toutes les bonnes choses qu'il voyait dans la conformation du type canadien, et, qu'étonné de ce qu'il avait vu dans les villes, il avait été à la campagne et en était revenu enchanté. Il n'y a donc qu'à développer ce qu'il y a de bon dans toutes ces bonnes têtes, et tout ira bien. (Rires et applaudissements prolongés.)

Après le discours de son honneur le maire, il y eut un intervalle de quelques instants, qui fut très agréablement rempli par les amateurs, et M. le principal Horan fut ensuite appelé à prendre la parole; ce qu'il fit dans les termes suivants:

« Messieurs,

« Parmi les différentes questions qui agitent la société et préoccupent les esprits, il en est une qui, à raison de son importance, exige une attention particulière. Cette question, c'est celle de l'éducation de la jeunesse. Tel est le sujet qui mérite toute notre sollicitude; c'est vers lui que doivent tendre toutes nos pensées, parce que de l'éducation de la jeunesse dépend l'avenir de notre pays; parce que cet avenir sera malheureux ou prospère, selon que cette éducation aura été mal ou bien dirigée.

« On a dit avec vérité que l'éducation est le moule d'après lequel la société prend sa forme. Est-il donc étonnant, n'est-il pas au contraire parfaitement raisonnable, que l'on s'applique à perfectionner l'éducation populaire et à la diriger de manière à lui faire produire de bons résultats? S'il est vrai, comme on ne saurait en douter, qu'une nation se recrée sans cesse des générations qui la renouvellent, de même que Poëtan s'alimente des fleuves qui lui versent le tribut de leurs eaux, n'est-il pas du devoir de tout homme qui aime véritablement son pays de travailler, selon la mesure de ses forces, à assurer le bien-être de la patrie, en procurant à la jeunesse une bonne et solide éducation?

« Mais comment parvenir à ce but important? Comment assurer à notre Canada un bien aussi désirable? Quel est le moyen efficace de réaliser ce bonheur? Ici, messieurs, il y a diversité d'opinions. Les uns font consister le bonheur d'un peuple dans une agriculture